

Représentation sociales féminines : structure et contenu

Par : Chérifa BOUATTA Chargée de Cours

Introduction :

Les recherches qui concernent la notion de représentation sociale postulent que celle-ci se distingue, entre autres, par son caractère homogène que lui confère au sein de son contenu la présence d'un noyau de signification. Dans un travail récent (C.BOUATTA, 1986) portant sur l'analyse et la confrontation de contenus représentationnels de différents groupes de femmes à propos de l'être féminin, nous avons relevé que ce contenu n'est pas toujours homogène. Au contraire, il arrive que ce dernier se fragmente sous la pression d'une pluralité de noyaux de signification, ce qui donne lieu chez le même individu ou le même groupe à la coexistence de plusieurs représentations sociales d'un même objet, parfois tout à fait opposées.

Ce constat nous a incité à poursuivre l'interrogation sur les représentations sociales en procédant à l'analyse de contenus de représentations chez un groupe précis : les femmes ouvrières, dont les réponses au questionnaire de notre premier travail nous avait justement montré que la structuration des représentations sociales n'obéissait pas toujours au principe d'homogénéité. Outre l'aspect relatif à la structuration des représentations, nous nous attacherons tout le long à présenter et à analyser leur contenu. Ceci est d'autant plus nécessaire que la mise en évidence des modalités de structuration de la représentation sociale passe obligatoirement par l'analyse de son contenu puisque c'est par ce biais que l'on peut repérer le noyau central et donc se prononcer sur la nature de cette structuration.

Cadre théorique

Afin de situer ces objectifs par rapport au cadre théorique dans lequel ils puisent, nous ferons un détour par le champ de recherche qui se consacre actuellement à l'étude de la notion de représentation et aux phénomènes qui s'y rattachent.

En précisant, toutefois, qu'il ne saurait être question de rendre compte de toutes les directions autour desquels ce champ se déploie. il nous suffit ici, pour des raisons aussi bien pratiques que méthodologiques (cela exigerait de longs développements inutiles au regard de nos finalités), d'identifier ses perspectives dominantes.

Dans ce cas, on peut retenir deux lignes de recherches : l'une axée sur la structuration de la représentation, l'autre sur son contenu.

La Structuration

Essentiellement expérimentale, cette ligne de recherche considère la dimension structurale et les processus cognitifs à l'oeuvre dans les phénomènes représentatifs, l'objectif étant de dégager des lois ou plus modestement les processus élémentaires à l'origine de toute représentation. Au delà, c'est le fonctionnement du psychisme de l'individu dans sa manière d'appréhender et de structurer son environnement physique ou social - qu'il s'agit de cerner. Le contenu, qui lui révèle la représentation sociale dans ce qu'elle a de plus spécifique, puisqu'il se réfère directement au contexte socio-culturel dont il se nourrit, est mis entre parenthèses. On peut citer très succinctement quelques unes des conclusions auxquelles ont permis d'aboutir des travaux qui ont abordé la représentation sous cet angle- J.C. Abric (1984) dans son étude sur **la représentation sociale de l'artisan** par différents groupes sociaux, tente de vérifier qu'elle se structure toujours autour d'un noyau centrale. Il montre que chaque groupe a tendance à mettre au point une représentation sociale articulée autour d'un noyau central générateur de son sens global, et ce n'est que par rapport à lui que les éléments constitutifs de l'univers représentationnel sont rejetés, acceptés, interprétés. Ainsi, et toujours selon cet auteur, aucune étude sur la représentation sociale ne peut faire l'économie du repérage de ce noyau central.

J.C. Syngery Bensaid (1984) parvient à la même conclusion. Il affirme, lui aussi, que les représentations sociales tendent à se structurer autour d'un noyau de signification, véritable fil conducteur qui donne sa cohérence et sa stabilité à l'univers représentationnel.

Les études sur l'équilibre cognitif (Heider, 1946, cité par Doise, 1973) inspirées de la théorie de Festinger, militent aussi dans ce sens : elles démontrent la propension de la représentation sociale à réduire la dissonance et à atteindre la congruence ou, en d'autres termes à établir la cohérence de son contenu.

Si les études qui viennent d'être citées appréhendent la dimension structurale de la représentation sociale à un niveau global, d'autres s'intéressent à des aspects plus analytiques. Doise (1973), par exemple, décrit les modalités selon lesquelles s'organise la représentation sociale en recourant, entre autres, à la catégorisation, procédé par lequel l'individu classe les stimuli ou objets environnants en accentuant les différences et/ou les similitudes intercatégorielles.

Contenu

La deuxième ligne de recherche est centrée sur les contenus représentationnels eux-mêmes.

Toutes les études axées sur le contenu représentationnel dévoilent aussi bien les valeurs, croyances, attitudes que les idées, informations, qui circulent dans la société à propos de l'objet représenté. Mais ils n'en dévoilent que certains aspects, la représentation sociale n'étant pas le reflet fidèle et exhaustif de toutes ces dimensions. Ensuite, il est évident que les groupes sont loin de partager le même univers représentationnel. Au contraire, les groupes sociaux se distinguent aussi par les contenus représentationnels qu'ils retiennent. De nombreux travaux soulignent la correspondance qui existe entre type de représentation et place du groupe dans la structure sociale.

Cette place va déterminer l'attitude des groupes face aux valeurs et normes dominantes ; c'est ainsi qu'ils vont en intégrer certaines, en rejeter d'autres... En outre, dans une perspective de changement où de nouvelles valeurs s'introduisent dans la réalité sociale, les individus et les groupes ont tendance à se positionner en fonction de leur place dans la société, de leur intérêts et stratégie particulière.

M.J. Chambart de Lawe (1963) par exemple, montre que dans leur élaboration de l'image de la femme, certains groupes considèrent davantage les valeurs traditionnelles alors que d'autres privilégient des valeurs modernes. Les travaux d'auteurs algériens attestent tous qu'un contenu représentationnel «moderniste» passe par la possibilité d'accès à la culture «moderne». C'est ainsi que cette culture est plus accessible au monde urbain qu'au monde rural, aux plus instruits qu'aux analphabètes. Autrement dit, les groupes les plus engagés dans une trajectoire de changement sont ceux qui disposent d'un certain capital matériel et culturel.

Par ailleurs, si la participation du même univers représentationnel fonde le groupe, lui assigne son identité et s'accompagne d'un fort sentiment de solidarité (Sherif - 1971, Doise - 1973), l'opposition, la divergence de ces représentations se rapportent à l'intergroupe. C'est pourquoi l'on peut à travers l'analyse des représentations sociales des différents groupes sociaux déceler les clivages et conflits qui existent entre eux.

C'est là une tentative très schématique de classification des travaux qui se consacrent aux phénomènes représentationnels. Leur rappel s'est imposé puisque c'est à leur propos que nous nous interrogeons. En effet, notre objectif consiste à vérifier l'hypothèse relative au noyau central et à cerner la nature de la relation que l'ouvrière entretient avec son ou ses groupes d'appartenance. Précisons toutefois, que cette entreprise ne peut rendre compte de la totalité des mécanismes qui interviennent dans la structuration, ni épuiser les termes de son contenu.

Démarche

C'est la trame du discours développé par des ouvriers à propos d'un certain nombre de questions se rapportant plus ou moins directement au salariat et donc à un espace social où la pénétration féminine est toute récente, qui va nous permettre d'atteindre nos objectifs.

Notre démarche a consisté en un sondage auprès de 40 ouvrières réparties selon une seule variable : Le statut matrimonial. Les questions au nombre de

quatre se situent à des niveaux différents. La première et la deuxième n'impliquent pas le sujet de manière spécifique. Elles suscitent des jugements sur la femme en général, nonobstant l'âge, l'activité exercée, le statut matrimonial..., la troisième et la quatrième questions, par contre, interpellent directement l'enquêtée puisqu'elles l'obligent d'une certaine manière à considérer son expérience particulière.

La technique utilisée, le questionnaire, se justifie car l'accès privilégié pour l'approche des représentations sociales, demeure, dans la plupart des cas le questionnement des sujets à propos de l'objet représenté.

Car, les représentations ne sont pas données à l'observation directe mais inférées à partir des opinions émises par les sujets.

Signalons que le choix des questions, qui peut paraître hétérogène est délibéré, l'objet étant de recueillir plusieurs discours sous-tendant les représentations à propos du même objet, à partir de stimuli différents.

Les résultats

Si les réponses aux deux premières questions définissent une représentation qui se fonde et s'élabore autour de l'égalité homme/femme, celles aux questions n°3 et 4 qui impliquent directement les sujets en tant que groupe professionnel et groupe de sexe, révèlent, par contre deux types de représentations qui infirment totalement les principes égalitaires des résultats précédents.

* La femme égale de l'homme.

- Première question : Etes-vous pour ou contre le travail féminin ?
Pourquoi ?

Cette question se propose d'identifier les attitudes des enquêtées à l'égard du salariat féminin. l'idée sous-jacente étant que l'exercice d'un métier ne va pas toujours de pair avec l'acceptation de ce principe. On peut, tout en exerçant une activité salariée, nourrir la nostalgie d'un retour au foyer.

Mais, et c'est ce qui nous intéresse ici, le positionnement des sujets à travers les opinions qu'ils expriment et les motifs qu'ils avancent pour les justifier renvoient dans tous les cas à la représentation qu'ils se font de la femme.

La totalité des femmes (40) approuvent le principe du salariat féminin parce que, disent-elles ! «La femme est l'égale de l'homme», «il n'y a pas de différence entre l'homme et la femme», «tous les deux doivent travailler».

- La deuxième question : parmi les domaines d'activité suivants, quels sont ceux qui vous semblent le mieux convenir à une femme : médecine, pilotage, mécanique, enseignement, gestion, secrétariat, art, couture, autre, pourquoi ?

Les enquêtées, tout en approuvant massivement le salariat féminin, peuvent dans le même temps opter pour sa spécification, c'est-à-dire procéder à une sélection estimant que, pour toute une série de raisons, dont la représentation qu'elles se donnent de la femme, celle-ci ne peut intervenir dans n'importe quel secteur de la vie active. Comme elles peuvent, tout aussi bien considérer pour d'autres raisons, que la femme est à même d'exercer n'importe quel métier. Elles sont 37/40 à penser que la femme est à même d'exercer n'importe quel métier. A aucun moment les enquêtées n'ont signalé des obstacles éventuels qui pourraient contrecarrer les choix qu'elles ont opérés. Au contraire, ce sont les capacités féminines qui se trouvent soulignées pour justifier leurs points de vue, comme le montrent des extraits des commentaires suivants.

«La femme est capable d'exercer les mêmes activités que l'homme».

«Elle est aussi intelligente que l'homme».

«Elle peut tout faire, ingénieur, médecin, journaliste»...;

«Elle a les mêmes capacités que l'homme».

Le discours utilisé se fonde sur deux arguments : l'égalité entre l'homme et la femme, les capacités féminines. Ces capacités permettent, selon elles, l'accès de la femme dans la vie active sans aucun préalable. Ils est à noter aussi que les réponses des sujets se construisent en référence à l'homme, même si ce dernier n'est pas explicitement évoqué dans nos questions. Tout se passe comme si elles s'interrogeaient sur l'être féminin dans son rapport (ici de similitude) avec l'être masculin. Les opinions des enquêtées sont en fait une série d'attributs qu'elles retiennent pour définir l'être féminin. C'est à partir de cette définition qu'elles estiment la femme capable d'exercer n'importe quel métier. D'où l'inférence suivante : leurs réponses participent, de la représentation qu'elles élaborent à propos de l'être féminin. Celle-ci s'articule, les commentaires l'affirment, sur un noyau de signification : l'égalité de l'homme et de la femme.

* La femme épouse et mère

- La troisième question : envisagez-vous de quitter votre travail ? Pourquoi ?

L'objectif de cette question est double : d'abord confronter les principes à la réalité, il ne s'agit plus pour l'enquêtée d'approuver ou de désapprouver un principe mais de se prononcer à partir de son expérience sociale, de son vécu. Puis, au delà - et c'est le plus important au regard des finalités que nous nous sommes assignées - comparer les discours et les représentations qu'ils recouvrent, lorsqu'ils sont le produit de situations différentes. Plus précisément, le contenu représentationnel dégagé lors de l'analyse précédente peut s'éloigner de celui que les enquêtées se donnent, lorsqu'il s'agit pour elles de s'exprimer à partir de leur propre statut professionnel et de sexe.

Il faut noter que les résultats se répartissent en fonction de la variable statut matrimonial :

19/20 de célibataires envisagent de quitter leur travail ;

14/20 des femmes mariées ne pensent pas quitter leur travail ;

La variable statut matrimonial fut négligée pour les réponses aux questions n°1 et 2 parce qu'elle n'exerçait aucun impact sur les positions des sujets. Les résultats antérieurs sont, nous l'avons vu, le fait de la totalité de la population, ce qui annule toute discrimination entre les célibataires et les femmes mariées. La troisième question, par contre brise cette unanimité et oblige à reconsidérer le poids de cette variable.

La quasi totalité des célibataires envisagent l'abandon de leur activité professionnelle, parceque disent-elles : «une fois mariée, la femme doit rester à la maison». «Je préfère rester à la maison et élever mes enfants, c'est mieux pour une femme», «la femme qui travaille ne peut pas jouer son rôle de femme : élever ses enfants et s'occuper de sa maison».

Les commentaires obtenus à cette question, et que nous ne pourrions tous citer, vont dans le même sens : le devenir féminin ne peut se réaliser que dans le territoire domestique, dans les tâches traditionnelles. Un nouveau thème fondateur du discours et de la représentation sociale émerge. En effet, ces commentaires s'opposent à ceux que les femmes ont tenu lors de leurs réponses précédentes. De femme égale à l'homme, capable d'exercer n'importe quel métier, le discours se modifie et devient : La femme doit rester

à la maison, elle ne peut évoluer en dehors de ce territoire. C'est pourquoi, nous en déduisons que sollicitée à partir de sa situation, spécifique, l'ouvrière célibataire actualise une nouvelle représentation sociale de l'être féminin qui ne s'articule plus autour du thème égalitaire, mais se ressource dans les statuts féminins traditionnels et les valeurs qui s'y rattachent. Il s'agit là d'un premier élément d'information qui appuie notre hypothèse de départ, à savoir que la représentation sociale d'un même objet n'est pas forcément cohérente, parce qu'elle n'est pas toujours articulée autour d'un noyau central identique. Le questionnement répété peut faire émerger de nouveaux noyaux de signification autour desquels s'édifient des représentations sociales différentes du même objet.

Les raisons de ce revirement, c'est-à-dire l'émergence à cette question, d'une représentation sociale opposée à celle apparue plus haut, semblent tenir de deux types de déterminants. Lors des discours qui ont suivi le questionnement, les célibataires se sont engagées dans les deux considérations suivantes, l'une se rattachant à leur devenir matrimonial l'autre à leur activité professionnelle. Lorsqu'elles considèrent leur devenir matrimonial, elles déclarent :

« Si l'homme a des moyens suffisants pour entretenir sa femme et ses enfants, la femme, n'a rien à faire dehors » ;

« c'est le mari qui décide si la femme doit travailler ou non » ;

« cela dépend de l'avis du mari, de ses moyens financiers ».

Lorsque la célibataire envisage son avenir professionnel, elle ne décide pas seule, elle soumet cet avenir au mari et elle est prête, si tel est son avis, à quitter le travail. En fait, ce discours est en continuité avec le précédent. Il tend à circonscrire le devenir féminin dans le territoire domestique et à établir la relation homme/femme dans un rapport de dominant à dominé.

Mais l'un et l'autre discours montrent, ce qui est évident dans la société algérienne, que le célibat est un statut fortement inconfortable, qu'il n'est jamais choisi, mais imposé à l'individu et particulièrement à la femme par des circonstances extérieures. C'est pourquoi, et si on s'en tient à ces commentaires, le salariat féminin ne peut être qu'une phase transitoire, provisoire

qui ne devrait pas s'installer, s'éterniser. D'où les expectations à l'égard du mariage, seule source reconnue de valorisation pour la femme.

Cependant, quand elles se penchent sur leur activité professionnelle, il s'avère que ce n'est pas tant le salariat féminin qui est rejeté que la nature du travail exercé et le statut social auquel il donne lieu.

Les commentaires sont on ne peut plus explicites :

«Si j'avais un autre métier, un vrai, j'aurai continué à travailler» ;

«ce que je fais n'est pas un métier» ;

«on continue à travailler quand on a un bon métier» .

Le métier d'ouvrière n'en est pas pour celles qui l'exercent. Dès lors, il devient plausible de considérer que la deuxième représentation - femme, épouse et mère - s'alimente aussi dans cette attitude de rejet que les ouvrières manifestent à l'égard de leur activité professionnelle.

Le discours des ouvrières mariées élimine la nature de l'activité professionnelle et se fonde sur les bénéfices tant matériels que psychologiques que le salariat permet d'atteindre :

«Depuis que je travaille, je ne tends plus la main» ;

«Depuis que je travaille, j'ai mon mot à dire dans les affaires de la famille» ;

...«je peux sortir et acheter ce que je veux».

Le salariat est perçu par elles comme un facteur d'autonomie financière certes, mais aussi comme participant à la redéfinition de leur statut au sein du territoire familial.

Nous voudrions ouvrir ici une parenthèse qui permet de ne pas conclure à une totale opposition entre femmes mariées et célibataires. Les femmes mariées sont très peu nombreuses en usine⁽¹⁾.

Elles ne sont guère représentatives, semble t-il, de la population ouvrière féminine qui «puise le gros de ses troupes» dans ce que les statistiques nomment «V.D.S», c'est-à-dire les veuves, divorcées, séparées, ainsi que chez

(1) Il nous a été par exemple, particulièrement difficile de constituer un groupe de 20 femmes mariées.

certaines célibataires. Mais dans tous les cas; les femmes ne se retrouvent en usine que forcées par les événements.

Ceci est plus vrai pour la femme mariée qui ne consent à quitter son statut de femme au foyer que dans des circonstances exceptionnelles : époux chômeur, âgé ou décédé. L'itinéraire suivi avant l'entrée en usine révèle que c'est lorsqu'elle est acculée et qu'elle ne dispose pas d'autres ressources, que la femme va en usine. A ce moment - là, on peut comprendre l'importance qu'elle aménage au salaire dans son discours. Mais on peut avancer une autre hypothèse interprétative : son insistance est aussi une tentative de rationalisation visant à rendre acceptable une situation forcément génératrice de conflits. Il est clair que le discours des unes et des autres est produit à partir du «Pôle objectif», c'est-à-dire qu'il est déterminé par le type de travail exercé (pénible, monotone, sans aucune perspective de promotion), le manque de ressources, le statut matrimonial inconfortable pour les célibataires, parce que non valorisant pour le sujet féminin. Mais ce qui nous intéresse le plus, compte tenu de nos objectifs de départ, c'est la signification que revêt ce pôle objectif pour les enquêtées, les représentations qu'elles élaborent à son propos.

Le contenu de leur discours est mis au point à partir d'une évaluation-comparaison. En effet, les ouvrières - surtout les célibataires semblent évaluer la place que leur attribuent leurs activités professionnelles en se référant implicitement et parfois explicitement à deux autres groupes de femmes, à deux destins féminins. Celui de la femme au foyer, épouse et mère disposant de ressources matérielles (commentaires à la question n°3) et celui des femmes occupant des postes valorisés socialement, ce qui est attesté par les commentaires obtenus lors des entretiens, mais qui recoupe les réponses à la deuxième question, où lorsqu'elles affirmaient l'égalité de l'homme et de la femme; elles en précisaient souvent le sens : «la femme peut-être journaliste, médecin, ingénieur...».

Entre les deux, la femme cadre et la femme épouse et mère, il n'existe pas de troisième voie⁽¹⁾. C'est pourquoi nous en déduisons que les femmes ouvrières ne se constituent pas en groupe au sens psycho-sociologique du terme qui

(1) L'idéal féminin étant pour la majorité des enquêtées la combinaison des deux termes : être épouse et exercer un «bon métier».

serait pourvoyeur de prestige, d'identité pour ses membres et à propos duquel on nourrit un sentiment d'appartenance, de solidarité... Ce n'est en tout cas pas à partir de lui que le contenu représentationnel s'édifie. Au contraire, c'est vers d'autres groupes, participant aux valeurs dominantes, parce que mieux enracinés socialement que les répondantes se tournent dès lors qu'il s'agit pour elles d'appréhender l'être féminin.

L'individu ne s'ancre dans son (ou ses) groupe d'appartenance réel(s) que lorsqu'il y trouve matière à valorisation ; sinon, il s'en détourne. C'est du moins ce que suggèrent ces résultats.

La nature des sentiments et attitudes qu'on actualise à l'égard de son groupe est fonction du prestige de ce groupe, de la position qu'il occupe dans la hiérarchie sociale. Il s'agit là d'une dimension souvent sous-estimée par les psychosociologues qui se sont intéressés à la relation individu-groupe. Pour eux, toute appartenance induit solidarité et identité sociale.

Au vue de ces résultats, il semble plutôt que cette relation n'est pas immuable : sa nature (favorable ou défavorable) tient au statut du groupe dans la société. En effet, tout se passe comme si, lorsqu'elle entérine le principe du salariat féminin, l'ouvrière se tourne vers certains métiers, source de promotion et de prestige, auxquels elle ne saurait postuler.

Dans cette quête identitaire, elle cherche un statut acceptable en affirmant son attachement aux valeurs traditionnelles.

Il ressort de ce qui précède que la représentation sociale à propos d'un même objet n'est pas toujours structurée autour du même noyau de signification (deux noyaux ont émergé jusque-là) et que les enquêtées sont loin de considérer sur le plan représentationnel leur appartenance à leur groupe professionnel.

* La femme, être négatif

- La quatrième question : dans votre travail, vous côtoyez des hommes et des femmes ; préférez-vous avoir des relations amicales surtout avec les femmes ? Surtout avec les hommes ? Avec le deux ? Pourquoi ?

Ce ne sont pas les résultats bruts en tant que tels qui nous intéressent, mais le fait que lorsque l'on se prononce sur une relation avec un alter (individu ou groupe), on actualise à son propos une certaine attitude, sous-tendue par la représentation sociale qu'on s'en fait. Cette question est prétexte pour

l'obtention d'un discours qui va nous permettre d'atteindre une nouvelle représentation sociale dont la confrontation avec les représentations sociales précédentes pourrait nous aider à étayer la supposition selon laquelle la représentation sociale d'un objet ne se structure pas toujours autour d'un même noyau.

38/40 des enquêtées penchent pour l'établissement de relations avec les hommes et l'évitement de leur groupe d'appartenance de sexe.

De nouveau, célibataires et mariées se rejoignent pour défendre les mêmes points de vue. Ainsi, elles sont unanimes à déclarer que les femmes sont «immatures», «jalouses», «inintéressantes», «pernicieuses», «non politisées»... L'homme, par contre, est idéalisé parce que, disent-elles : «il est plus mûr», «plus compréhensif», «il sait garder le secret»... Représentations stéréotypées qui n'admettent aucune nuance, aucune exception et qui s'élaborent en gommant toutes les expériences individuelles et sociales des femmes, tout leur Pécu dans et hors de l'entreprise.

Pourtant, beaucoup parmi les enquêtées sont chefs de famille, certaines sont leaders syndicaux. En outre, l'observation montre, contrairement aux déclarations (ou malgré elles), que les relations intersexes sont exceptionnelles et revêtent souvent, selon les propres dires des ouvrières obtenus lors de discussion à bâton rompu, un caractère conflictuel. Cependant, ces conflits intersexes ne sont pas pris en compte dans les définitions que les ouvrières donnent de l'homme et de la femme.

On peut signaler aussi que les représentations dont elles sont l'objet de la part des hommes, leurs collègues de travail, ne leur sont guère favorables. Selon ces hommes, l'usine ne saurait être un espace féminin, sauf rares exceptions, lorsque la femme ne dispose pas de solutions de rechange (des hommes, des ressources matérielles). Celle qui s'y hasarde dans les autres cas, et pour reprendre leurs propres expression «n'est pas une femme respectable». «C'est une femme qui n'a pas d'homme».

En définitif, rien ne distingue les représentations féminines des représentations masculines, toutes deux prennent leur sens dans la dévalorisation de l'être féminin et s'élaborent, du moins chez les femmes, autour d'un thème nouveau : «être au féminin, c'est être négativement».

Nous constatons ainsi, que la représentation sociale dont la femme a été l'objet, a pris, chaque fois pour s'organiser un thème différent :

- 1^{er} - Le premier est égalitaire, la femme et l'homme sont égaux (1^{er} et 2^e question);
- 2^e - le deuxième se fonde sur ses rôles biologique (maternité) et traditionnel (gardienne du foyer);
- 3^e - le troisième, enfin se cristallise sur une certaine nature malveillante de l'être féminin.

Les représentations sociales actualisées par les enquêtées au cours d'un questionnement itératif sont loin de s'agencer autour d'un noyau de signification identique. Plusieurs thèmes peuvent émerger et contribuer à l'élaboration, chez le même individu ou le même groupe, de représentations sociales divergentes à propos du même objet. Cette inférence nuance sans infirmer totalement l'hypothèse qu'il s'agissait d'examiner.

En effet, s'il n'existe pas de représentation homogène de l'être féminin au sein de cette population, puisque nous sommes en présence d'une pluralité de noyaux de signification, nous relevons, cependant, que prises isolément, ces représentations ont tendance à s'articuler autour d'un thème unique.

Quand au contenu de ces représentations, on pourrait se tourner vers le social et y chercher les déterminants sociologiques susceptibles d'en expliquer le sens. L'infériorisation engrammée de l'être féminin dans le psychisme renvoie, sans conteste, à la répartition des status et rôles impartis aux deux sexes dans la société. elle est, par là-même inscrite dans l'imaginaire social et c'est ainsi qu'elle peut se transmettre et se reproduire à travers les pratiques et modèles éducatifs proposés voire imposés aux garçons et aux filles et qui, suggèrent avec insistance la supériorité du sexe masculin.

Mais il serait faux de concéder au sexe la détermination des contenus représentationnels. L'enquête originelle⁽¹⁾ qui privilégiait la mention comparative, indique qu'elles sont aussi fonction de la place du sujet et de ses

(1) Cette enquête a concerné des groupes de femmes différenciées selon un certain nombre de variables : le statut matrimonial, le niveau d'instruction.

groupes d'appartenance dans la société. Les femmes de niveau d'instruction supérieur, par exemple, sont loin d'enfermer la femme dans une nature spécifique. Pour elles, l'homme et la femme sont égaux, position immuable qu'elles conservent tout au long de leur questionnement. Ainsi, les représentations sociales des ouvrières portent la double marque de leur statut de sexe et de leur statut social.

Conclusion :

Au terme de cette étude il ressort que :

1.- Les représentations sociales des enquêtées à propos de l'être féminin sont différenciées parce qu'elles s'édifient autour de noyaux de signification eux-même différenciés.

2.- La nature de la relation que le sujet établit avec son (ses) groupe (s) d'appartenance passe par le statut de ce groupe dans l'échelle sociale de prestige.

3.- Ainsi, le contenu homogène ou hétérogène de la représentation dépend de l'objet représenté et aussi du statut social des sujets ou des groupes ou du moins de la signification qu'il revêt pour eux.

Il nous faut cependant préciser que la technique utilisée n'est pas suffisamment raffinée, que la population retenue est loin d'être représentative de la population-mère, ce qui réduit incontestablement la portée des résultats et des conclusions auxquels nous sommes parvenue. Ces conclusions gagneraient certainement en rigueur par le recours à une analyse plus systématique. Toutefois cette étude a eu au moins l'avantage de susciter plusieurs directions de recherche que nous estimons particulièrement intéressantes au regard des informations qu'elles peuvent fournir pour la compréhension des phénomènes représentatifs d'une part, et de la réalité féminine, d'autre part.

C'est recherches pourraient se déployer selon les axes suivants :

1.- Lorsque l'individu se représente négativement l'un de ses groupes d'appartenance (professionnel ou de sexe) a-t-il tendance à s'y inclure ? C'est-à-dire que lui aussi est concerné par les attributs qu'il impute à son groupe. Ou bien précède-t-il par exclusion ? Il s'exclue de la représentation qu'il élabore et conserve pour sa propre personne de l'estime, de la considération. Autrement dit, est-ce que représentation de soi et représentation de son groupe se confondent ou s'opposent ?

Répondre à ces questions exige l'élargissement de l'investigation-tant au plan théorique que méthodologique - afin de cerner la représentation de soi, l'identité individuelle dans leurs rapports avec les représentations collectives.

2.- Une comparaison entre représentations féminines et représentations masculines à propos de la femme permettrait, on s'en doute, de dévoiler certains aspects des relations inter-sexes, des statuts et rôles que la société attribue à l'un et l'autre de ses membres. Il s'agit là d'une étude qui s'impose à plus d'un titre, tant il est vrai que la famille, le couple, la division du travail, les transformations sociales sont déterminés en partie par les représentations de sexe, les relations entre les sexes.

Ouvrir une telle direction de recherche revient forcément à aborder la question relative à la (ou les) différence(s) entre les sexes - question majeure qui concerne l'anthropologie - du fait de la généralité du statut conféré aux femmes par les différents types de formations sociales et du fait aussi que la relation homme/femme est l'assise la plus profonde de toutes les relations inégales (Balandier, 1985).

La métapsychologie freudienne, quand à elle, considère la différence des sexes comme le point nodal de l'identité individuelle.

3.- On pourrait s'intéresser à la genèse de ces représentations à travers les pratiques éducatives, les modèles proposés aux enfants dans diverses institutions telles la famille, l'école... et retrouver, le long de ce parcours, par quels moyens et comment ces institutions participent à l'internalisation de certains contenus représentationnels...

Il serait également intéressant de suivre la structuration de ces représentations en fonction de l'âge. Ce qui permettrait de repérer, au cours de la vie du sujet, la nature du champ représentatif que l'enfance et l'adolescence mettent en place pour appréhender leur groupe de sexe et eux-mêmes dans leur individualité particulière. Procéder ainsi, c'est dégager les processus socio-cognitifs et affectifs à l'origine des phénomènes représentatifs et mettre en évidence les contenus qui les accompagnent. On comprendrait, dès lors, comment la «phase finale» - représentation adulte - se met au point.

4.- Mais dans tous les cas, on ne saurait se dispenser de l'étude de la variation des phénomènes représentatifs dans le temps (ce qui les inscrit d'emblée dans la problématique du changement social) et selon les milieux sociaux, qui interviennent pour en moduler les contenus. Nous avons à peine mentionné cet impact plus haut. Il faudrait, pour en apprécier réellement le poids, entreprendre une recherche plus systématique.

Bibliographie :

ABRIC J.C. : L'artisan et l'artisanat in bulletin de psychologie - 15-17 juillet - août 1984, n°366.

BALANDIER : Anthropologiques - Paris - Le livre de poche, 1985.

BOUATTA, C. : Attitudes et représentations des femmes envers les statuts et rôles sociaux. 3ème cycle - 1986.

CHAMBART De LAWE (M.J) : La femme dans la société, son image dans différents milieux sociaux, Paris, ed. CNRS, 1963.

DOISE, (W) : Les décisions collectives, in introduction à la psychologie sociale - Paris Larousse, 1973.

HURTIG, (M.C.) PICHEVIN, (M.F) : La différence des sexes - Paris tierce - 1986.

SYNGERY ! BARSAID, (J) : La représentation d'objets sociaux multidimensionnelles - bull de psych. 15 - 17 juillet - août 1984, n°366.